



HAL
open science

Compte rendu de: Frans de Waal, Différents. Le genre vu par un primatologue. Paris, Les liens qui libèrent, 2022

Sophie A. de Beaune

► **To cite this version:**

Sophie A. de Beaune. Compte rendu de: Frans de Waal, Différents. Le genre vu par un primatologue. Paris, Les liens qui libèrent, 2022. L'Homme - Revue française d'anthropologie, 2023, 245, pp.163-166. 10.4000/lhomme.46221 . halshs-04065376

HAL Id: halshs-04065376

<https://shs.hal.science/halshs-04065376>

Submitted on 11 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

l'autrice fait allusion de manière plutôt indirecte et ponctuelle (p. 71) –, ou bien sur la transmission d'informations entre non-humains comme chez Gregory Bateson ou, plus récemment, chez Eduardo Kohn³ ou Anna Tsing⁴.

Malgré cette absence tant d'ethnographies des connaissances populaires sur les oiseaux que de théories ethnologiques sur des phénomènes fréquemment mentionnés (comme réciprocité, rituel, danse et, surtout, transmission d'informations entre non-humains), *La Danse du cratérope écaillé* reste un livre captivant pour tous ceux qui

s'intéressent aux relations entre humains et non-humains.

Juan Javier Rivera Andía

3. Cf. Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain*. Trad. de l'anglais (États-Unis) par Grégory Delaplace; préf. de Philippe Descola. Bruxelles, Zones sensibles, 2017.

4. Cf. Anna Lowenhaupt Tsing, « Provocation: Nine Provocations for the Study of Domestication », in Heather Anne Swanson, Marianne Elisabeth Lien & Gro B. Ween, eds, *Domestication Gone Wild. Politics and Practices of Multispecies Relations*, Durham-London, Duke University Press.

Frans de Waal

Différents. Le genre vu par un primatologue
Trad. de l'anglais par Cécile Dutheil de la Rochère.
Paris, Les Liens qui libèrent, 2022, 480 p., ill., fig.

DANS UN style enlevé et non dénué d'humour, ce qui n'empêche pas une très grande rigueur, Frans de Waal aborde la question du genre à partir d'une comparaison avec nos cousins les primates non humains. Il se fonde ainsi sur les observations qu'il a pu faire en tant que primatologue et éthologue pour tenter de comprendre les comportements humains. Il a évidemment mis de côté les domaines pour lesquels il n'est pas possible de faire de parallèles entre humains et non-humains, comme les disparités économiques, le travail ménager, l'accès à l'éducation et les codes vestimentaires. Il commence par dénoncer la vision stéréotypée des mâles dominants chez les primates qui « posséderaient » les femelles, lesquelles passeraient leur vie à enfanter et à obéir. Ce stéréotype provient d'un affrontement sanglant survenu au début du xx^e siècle dans un zoo anglais entre des mâles et des femelles babouins, espèce au demeurant assez éloignée de la nôtre, et que certains ont exploité pour « babouiniser » le débat

sur le genre » (p. 108) et ainsi légitimer les inégalités entre hommes et femmes¹. Frans de Waal se focalise, dans le présent ouvrage, sur les deux espèces les plus proches de nous puisque nous partageons avec elles 96% de notre patrimoine génétique, qu'il connaît particulièrement bien pour les avoir étudiées pendant des décennies : ce sont les chimpanzés et les bonobos. Ces grands singes présentent la particularité d'avoir des comportements radicalement différents en ce qui concerne les relations entre les sexes : « Les sociétés de chimpanzés sont des sociétés agressives, territoriales et dirigées par les mâles. Les bonobos sont pacifiques, ils aiment le sexe et sont dominés par les femelles » (p. 20). Ainsi, ces deux espèces également proches de nous offrent deux références divergentes, mais aussi pertinentes l'une que l'autre pour analyser les relations entre les sexes.

1. Cf. Sully Zuckerman, *The Social Life of Monkeys and Apes*, London, Routledge & Kegan Paul, 1932.

L'un des arguments avancés pour mettre en évidence la domination masculine chez les humains est de considérer que c'est parce que les hommes leur ont interdit l'accès à la nourriture protéinée que les femmes sont plus petites qu'eux². Or, ce dimorphisme sexuel se constate chez la plupart des mammifères, les mâles étant plus grands et plus robustes que les femelles, y compris chez les herbivores. En supposant qu'effectivement les premiers hommes aient empêché les femmes de manger à leur faim – ce qui serait étrange car cela mettrait en péril la perpétuation de l'espèce –, on ne voit pas par quel miracle cette petite taille se serait transmise de génération en génération³. Et si c'était le cas, pourquoi uniquement aux filles et non aux garçons? S'appuyant sur des données biologiques⁴, Frans de Waal explique que, « pendant leur année de croissance maximale, qui survient à 16 ans – c'est 12 ans pour les filles –, les garçons brûlent une fois et demie plus de calories que les filles. La différence est due aux hormones sexuelles, la testostérone et l'œstrogène [...]. Alors que le ratio entre la graisse et les muscles est comparable chez les garçons et les filles prépubères, il change radicalement à l'adolescence. Les garçons gagnent en masse corporelle maigre (les os et les muscles), les filles en graisse. C'est pourquoi les premiers grandissent plus. Il est naturel que cette croissance divergente nécessite une alimentation adaptée » (p. 85). Frans de Waal souligne aussi que, si le dimorphisme sexuel est marqué chez les primates, les mâles étant bien plus grands et puissants que les femelles, cela ne signifie pas nécessairement que leur taille et leur agressivité soient destinées à dominer les femelles. Certaines femelles peuvent, du reste, avoir un réel pouvoir « politique » au sein du groupe. Et il ajoute fort justement que, dans ces cas-là, la « supériorité physique ne compt[e] plus. Dans nos sociétés, personne ne confond pouvoir et musculature; il en va de même pour les autres primates » (p. 16). Même chez les chimpanzés, réputés plus agressifs, la domination des mâles n'est pas si tranchée puisqu'il existe une « femelle

alpha » régnant avec une impressionnante longévité à côté du « mâle alpha » qui, lui, change régulièrement. La « femelle alpha » se comporte comme la mère de tout le groupe, dont l'autorité incontestée lui permet de jouer les conciliatrices et de résoudre les conflits.

Franz de Waal revient sur la définition du genre: « Le genre fait référence à l'acquisition d'une série de strates qui transforment une femelle au sens biologique en femme, et un mâle au sens biologique en homme » (p. 23). Pour aller plus loin, « le mot "genre" désigne les rôles qui nous sont culturellement assignés » (p. 57). Selon l'Organisation mondiale de la santé, « cela inclut les normes, les comportements et les rôles associés au fait d'être une femme, un homme, une fille ou un garçon, ainsi que les relations entre ceux-ci » (pp. 57-58).

En toute logique, puisque le genre fait référence à l'aspect culturel du sexe d'un individu, le terme doit être réservé aux êtres soumis à des normes culturelles. De sorte qu'on ne devrait pas l'utiliser lorsqu'il s'agit de chien, de chat, de girafe ou de grenouille comme le font certains chercheurs, surtout

2. Cf. Priscille Touraille, *Hommes grands, femmes petites: une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force sélective de l'évolution biologique*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2008. Cette thèse a été récupérée par certaines féministes, dont Noura Bouazzouni (*Faiminisme. Quand le sexisme passe à table*, Paris, Nouriturfu, 2017) que cite Frans de Waal.

3. L'acquis, en effet, ne se transmet pas. Pourtant, dans un article récent, Cédric Grimoult expose en détail l'histoire des différentes résurgences de l'hypothèse de l'hérédité de l'acquis – l'adaptation enzymatique, la rétrotranscription, le système Sos des bactéries, les mutations canalisées, l'épigénétique... – et la manière dont elle a été chaque fois démentie. Malgré ces échecs systématiques, cette hypothèse réapparaît sporadiquement jusqu'à aujourd'hui (cf. « L'hérédité de l'acquis, une hypothèse fautive mais récurrente, 1858-2018 », *Organon*, 2018, 20: 101-122; en libre accès: <https://doi.org/10.4467/00786500.ORG.18.005.9499>).

4. Cf. Bonnie A. Spear, « Adolescent Growth and Development », *Journal of the American Dietetic Association*, 2002, 102 (3): S23-S29.

anglo-saxons. Par contre, dans le cas des chimpanzés et des bonobos, il existe des traits comportementaux variables que l'on peut qualifier de genres. Ainsi en témoigne l'exemple de Donna, une femelle chimpanzé à l'apparence et aux attitudes si « masculines » qu'on pourrait la considérer comme « transgenre » s'il s'agissait d'une humaine, puisque, même si on ignore comment elle se perçoit, son identité de genre au sein du groupe ne correspond pas à son sexe biologique.

En outre, l'ouvrage de Frans de Waal fourmille d'anecdotes qui mettent à bas les stéréotypes de genre chez les grands singes – des adolescents qui prennent en charge des bébés orphelins, des mâles qui ont l'habitude de s'embrasser après un conflit, des femelles extrêmement respectées... La théorie de l'esprit dont l'existence chez d'autres espèces que les *Homo sapiens* a longtemps été débattue est ici incontestable, y compris chez des grands singes vivant dans la nature, à l'instar de l'empathie et de la coopération qui représentent des avantages sélectifs décisifs⁵.

En tant que préhistorienne, je me suis interrogée sur ce que peut nous enseigner cet ouvrage concernant l'origine de notre lignée. Il faut d'abord garder à l'esprit que les grands singes – chimpanzés, bonobos, gorilles et orangs-outans – ont eux-mêmes évolué et qu'une comparaison entre eux et les anciens hominines⁶ dont le genre *Homo* est issu n'a guère de sens. En revanche, on peut tenter, à partir de ce qu'ils partagent aujourd'hui avec les *Homo sapiens* actuels, de mettre en évidence ce qui pourrait provenir d'un ancêtre commun. Mais on se heurte alors à une nouvelle difficulté : en effet, les chimpanzés et les bonobos, qui sont, comme nous l'avons vu, nos parents les plus proches génétiquement, ont divergé après s'être séparés de notre lignée et présentent eux-mêmes une organisation extrêmement différente en ce qui concerne la question du genre. Comment savoir si nos ancêtres lointains avaient un système basé sur une domination des mâles comme c'est le cas chez les chimpanzés ou sur une domination des femelles comme chez les bonobos ? Rien ne permet de trancher dans un sens ou

dans l'autre. L'hypothèse de Frans de Waal est que la domination des mâles chez les primates humains et non humains est plus forte lorsque les couples vivent isolés de la communauté. À l'inverse, si les femelles ou les femmes sont solidaires et groupées, la domination des mâles se fait moins sentir. Il est donc possible qu'elle soit apparue assez récemment chez *Homo sapiens*, dans nos sociétés modernes individualisées où les couples ont tendance « à vivre ensemble dans des logements isolés du reste du monde »⁷ (p. 235).

Les auteurs d'une récente publication croient pouvoir affirmer que, la domination masculine étant universelle, elle existait déjà durant la préhistoire⁸. Or, comme le rappelle Frans de Waal, même chez nos cousins les plus proches les choses ne sont pas si simples. Si la domination masculine est (tristement) majoritaire actuellement dans les sociétés humaines – bien qu'il y ait cependant des exceptions remarquables –, il est hasardeux d'imaginer qu'elle se soit exercée de tout temps. Tout ce que les vestiges archéologiques permettent d'établir est qu'il a existé très tôt une répartition sexuelle des tâches⁹. Mais, outre que cela n'implique pas automatiquement la domination d'un sexe sur

5. Frans de Waal avait déjà montré ces capacités cognitives chez les primates non humains dans un précédent ouvrage : cf. *L'Âge de l'empathie. Leçons de la nature pour une société solidaire*. Trad. de l'anglais (amér.) par Marie-France de Palomera. Paris, Les Liens qui libèrent, 2011.

6. Les hominines comprennent les représentants du genre *Homo* passés et présents, les *Australopithecus*, les *Paranthropus*, *Sabelanthropus*, *Ardipithecus* et *Orrorin*. Ce sont les seuls primates bipèdes.

7. Cela s'est vérifié pendant le confinement dû à l'épidémie de Covid-19 en 2020, durant lequel on a assisté à une explosion des violences conjugales.

8. Cf. Anne Augereau & Christophe Darmangeat, eds, *Aux origines du genre*, Paris, Presses universitaires de France, 2022 (« La Vie des idées »).

9. Cf. Sophie A. de Beaune, « A Critical Analysis of the Evidence for Sexual Division of Tasks in the European Upper Paleolithic », in Karenleigh A. Overmann & Frederick L. Coolidge, eds, *Squeezing Minds from Stones. Cognitive Archaeology & the Evolution of the Human Mind*, New York, Oxford University Press, 2019 : 376-405.

l'autre, les activités se répartissaient aussi sans doute en fonction de l'âge, de la disponibilité et des aptitudes de chacun, comme cela s'observe aujourd'hui encore dans de nombreuses sociétés de chasseurs-cueilleurs.

On sent chez Frans de Waal une grande affection pour ces grands singes qu'il traite sur le même plan que les primates que nous sommes nous aussi. Il insiste également sur le fait que les différences sexuelles observées entre mâles et femelles ne doivent pas nécessairement susciter un débat sur l'égalité des sexes. Il remarque ainsi que, parmi les expressions les plus significatives du genre, il en est qui ont des racines profondes et qui sont communes à tous les mammifères. De nombreuses femmes partagent par exemple

avec les autres femelles mammifères un dévouement envers les enfants qui les pousse à prendre en charge les petits. De même, la résistance physique des hommes se retrouve chez les mâles de tous les mammifères. Mais, dans les deux cas, cela n'induit aucune hiérarchie entre mâles et femelles. En d'autres termes, ce n'est pas parce qu'on est différents qu'il y a forcément inégalité. L'auteur conclut ce remarquable ouvrage sur cette phrase à méditer : « Au fond, il s'agit d'amour partagé, de respect, et de la conviction que les êtres humains n'ont pas besoin d'être identiques pour être égaux » (p. 400).

Sophie A. de Beaune